

TRADITIONS ÉCRITES, COLLECTIONS ET PROCESSUS DE NORMATIVITÉ

édité par

Guillaume DUCŒUR
Université de Strasbourg

et

Céline REDARD
Université de Strasbourg



Université de Strasbourg

2025

**TRADITIONS ÉCRITES, COLLECTIONS
ET PROCESSUS DE NORMATIVITÉ**

édité par

Guillaume DUCŒUR
Université de Strasbourg

et

Céline REDARD
Université de Strasbourg

Université de Strasbourg

2025

Avant-Propos

Guillaume DUCŒUR
Université de Strasbourg

Céline REDARD
Université de Strasbourg

Ce volume rassemble une série de contributions qui ont animé les travaux de l'Institut d'histoire des religions (IHR) de la Faculté des Sciences historiques ainsi que ceux de l'Institut Thématique Interdisciplinaire d'histoire, de sociologie, d'archéologie et d'anthropologie des religions (ITI HiSAAR) de l'Université de Strasbourg au cours de l'année universitaire 2024. Dans le cadre des recherches sur les interactions entre traditions orale et écrite dans les systèmes religieux, il nous a semblé intéressant de poursuivre nos réflexions sur l'histoire de la mise par écrit des transmissions orales et de mieux cerner, à cette occasion, les processus de normativité qui furent développés à cet effet pour en fixer les limites, pour les ordonner, pour en déterminer le statut et en assurer la légitimité et l'autorité. Le phénomène de « canonisation » des collections textuelles propres aux religions dites « monothéistes », à savoir le judaïsme, le christianisme et l'islam, ayant déjà été grandement étudié et largement documenté, nous avons porté notre attention sur d'autres systèmes religieux qui n'ont pas toujours bénéficié d'autant d'intérêt dans les milieux académiques, qui plus est dans une perspective comparative.

La question de l'histoire de la formation, au sein de groupes religieux, de l'idée même de normativité d'un savoir, que ce dernier relève de l'oralité ou de l'écriture, pose assurément à l'historien des religions un véritable défi, celui de restituer les facteurs historiques qui contribuèrent aux différents processus d'énonciation de cette

normativité, mis en place au sein d'un groupe religieux donné, afin, d'une part, d'établir une collection de compositions et de faire reconnaître et accepter son autorité et sa légitimité par les membres dudit groupe, et, d'autre part, de définir ou redéfinir une identité religieuse singulière – au bénéfice du groupe – pour positionner cette dernière dans sa société d'émergence ou d'acculturation et faire face à d'autres groupes religieux concurrents.

Que les transmissions orales ou écrites aient été successives ou bien parallèles, voire cumulatives, la réception et la fixation d'une composition relèvent toujours d'un acte décisionnel du groupe religieux. Il appartient donc à l'historien de reconstituer, autant que faire se peut, les différents contextes qui ont concouru à des choix communautaires à un moment donné de l'existence du groupe. La tâche n'est cependant pas toujours aisée du fait que les tenants des communautés religieuses n'ont souvent pas ressenti la nécessité de justifier le choix des critères de « mesure »¹ qu'ils élaborèrent pour sélectionner et ordonner leur recueil. Tenter de retracer l'histoire même d'une collection de savoirs religieux, c'est donc restituer les procédés de son élaboration, de son acceptation, de son utilisation, de sa transmission, de sa fixation, voire de ses transformations postérieures, élaborés par les acteurs du groupe religieux en fonction des enjeux doctrinaux, ritualistes et symboliques qui s'imposèrent en leur temps. Ces facteurs communautaires doivent aussi être mis en corrélations avec des paramètres plus larges, notamment culturels, sociaux, politiques et économiques qui représentent autant de variables d'ajustement ou de transformation des traditions religieuses ayant abouti, dans certains cas, à ces processus de normativité qui fixèrent les limites de l'identité du groupe et en

¹ Dans le sens premier du grec κανών qui renvoie à la mesure normalisée qu'offre telle ou telle tige de roseau, d'où une norme ou règle établie. En sanskrit, la norme religieuse qui vaut pour autorité est également la mesure (pramāṇa) par laquelle est définie la légitimité d'une composition, son opposée étant alors bhinna, ce qui divise (√bhid-, diviser) d'où, le terme technique bouddhique saṃghabheda pour désigner les divisions possibles, au sein d'une communauté (saṃgha) de [religieux-]mendiants (bhikṣu), qui sont autant de divisions au sujet de leurs compositions « mesurées » ou normalisées.

assurèrent la pérennité voire la survie. À quel moment de son histoire, dans quel contexte sociétal, tant clanique qu'étatique, un groupe religieux ressent la nécessité, pour ne pas dire parfois l'urgence, non seulement de collationner les traditions orales ou écrites issues de sa propre histoire communautaire, mais encore d'élaborer des normes qui auront inévitablement pour conséquence de définir sur l'instant, voire pour un temps plus ou moins long, sa propre identité religieuse ?

Ainsi, l'historien des religions ne peut appréhender ces critères de normativité qu'en fonction des sources qui ont laissé une trace des processus mis en œuvre. Or, l'une des difficultés, qu'il a à surmonter, est de saisir à travers soit une liste de compositions retenue par un groupe religieux donné, soit le récit communautaire, et donc confessionnel, de l'histoire d'un tel processus d'élaboration – souvent afin de le justifier –, parfois à travers ces deux matériels en parallèle, les différentes causes qui ont contribué à ces critères de normativité. Devant dépasser ce qu'une tradition religieuse raconte d'elle-même, le chercheur doit donc, par une approche historico-critique, reconstituer l'histoire, souvent longue et complexe, de ces compositions qui basculèrent, à un moment donné, de l'oralité à l'écriture, de l'écriture à la réécriture, tout en cherchant également à corréler ces faits avec l'histoire des interactions entre ces communautés religieuses, émettrices de normes, et les sociétés dans lesquelles elles se sont maintenues.

Les contributions de ce volume explorent quelques-uns des aspects de cette problématique générale par l'étude de cas précis relevant de cultures et d'époques différentes. En fonction des sources textuelles disponibles, on verra que la recherche est rendue plus ou moins ardue, parfois ne tenant qu'à une fine analyse philologique là où d'autres systèmes religieux offrent une littérature intra-communautaire, voire extra-communautaire, plus abondante et permettant une contextualisation historique plus évidente de ces critères de normativité. Nous avons fait le choix de présenter brièvement ces contributions telles qu'elles ont été classées dans l'ordre alphabétique des auteurs pour introduire chacune d'elle dans

son rapport avec la thématique générale. D'un point de vue des systèmes religieux sont donc abordés la religion mésopotamienne, le védisme, le mazdéisme, le bouddhisme, la religion civique romaine, le manichéisme, les religions irlandaise et nordique préchrétiennes ainsi que le shugendō.

Si le Buddha a vécu en un temps où l'écriture n'existait pas encore en Inde et durant lequel seule la transmission orale faisait autorité dans la communauté (saṃgha) des religieux-mendiants qu'il fonda, les écoles bouddhiques qui naquirent et essaimèrent à partir de cette dernière et qui commencèrent à employer l'écriture – peut-être dès le règne du roi Aśoka (III^e s. av. J.-C.) –, développèrent au cours de leur existence un nombre considérable de textes dont beaucoup furent mis sous l'autorité du Buddha lui-même et qualifiés de « parole du Buddha » (buddhavacana). Dans son article, Guillaume Ducœur revient donc sur la terminologie bouddhique qui a été forgée pour ordonner les collections de *Sūtra*, *Vinaya* et *Gāthā* et leur conférer l'autorité nécessaire à leur reconnaissance. Le témoignage historique le plus anciennement attesté de cette terminologie étant celui d'un édit promulgué par le roi Aśoka, l'auteur porte plus particulièrement son attention sur le terme dhammapaliyāyāni dont l'emploi par la chancellerie Maurya ne proviendrait pas du saṃgha, mais qui fut ensuite réemployé par ce dernier pour qualifier certains enseignements attribués au Buddha.

La spécificité du shugendō (修験道), fondée sur la pratique ascétique en montagne, relève d'une tradition orale et ésotérique – influencée en partie par les courants du mahāyāna et du vajrayāna japonisés ou mikkyō (密教) – qui n'a guère laissé d'écrits au cours des premiers siècles de son existence, à partir du VIII^e s, durant la période Nara (奈良). Dans sa contribution, Alexandre Goy retrace donc le contexte historique des interactions entre les différentes écoles bouddhiques du Japon pendant la période médiévale qui ont également amené les tenants du shugendō à se positionner vis-à-vis des traditions scripturaires bouddhiques. Il présente ainsi le travail du moine Akyūbō Sokuden (XVI^e s.) qui posa comme normativité la notion même de « voie » (dō, 道) visant à « l'efficacité de la

pratique » (shugen, 修験) face aux écrits considérés, quant à eux, « canoniques » par ces différentes « écoles » (shū, 宗) bouddhiques. Sokuden plaça ainsi la pratique ascétique et la transmission orale au-dessus des *Sūtra* (kyō, 經) et de leur particularité doctrinale respective.

Dans le domaine des systèmes ritualistes comme substrat sociétal, Michel Humm aborde, dans son article, la figure fondatrice de Numa à qui il fut reconnu par des penseurs du II^e-I^{er} s. av. J.-C., notamment Cicéron et Tite-Live, d'avoir institué des pratiques rituelles, conservées et transmises par un collège de pontifes, et d'avoir distingué ce qui relevait du droit divin (*divinum ius*) et du droit humain (*humanum ius*) afin de garantir une paix durable entre les puissances invisibles et les êtres humains qui définissaient ainsi l'identité même de l'État romain (*res publica*). Les fondations de ce dernier reposaient ainsi sur des normes qui le précéda et dont l'ancienneté en assurait et leur authenticité et leur autorité. Aussi, l'auteur montre comment, au II^e s. av. J.-C., une tentative d'imposer de nouvelles règles religieuses par la découverte fortuite d'écrits attribués à Numa lui-même, mais, de fait, d'inspiration pythagoricienne, avorta et ne parvint nullement à établir une nouvelle normativité visant à redéfinir les pratiques rituelles romaines de la *res publica*.

La fixation de textes liturgiques comme norme rituelle à un moment donné de l'histoire d'un groupe religieux demande à s'interroger sur l'état des traditions ritualistes retenues à cet effet. Le récitatif du *Yasna*, tel qu'il a été fixé à un moment donné par la communauté mazdéenne au sens large, offre à Jean Kellens l'occasion de revenir sur son agencement, notamment sur l'intercalation d'une partie prosaïque, le *Yasna Haptaŋhāiti*, entre un ensemble de *Gāthā* relevant chacune d'une versification singulière. Par une approche comparée des contenus, il démontre que ce montage intègre deux types de conceptions religieuses légèrement divergentes qui, cependant, ne semble pas avoir entravé l'établissement et la fixation du récitatif liturgique. En d'autres termes, les critères de normativité en matière de ritualité semblent

avoir prévalu, dans ce cas précis, sur la spécificité de ces conceptions religieuses au moment du travail de fixation de ce passage particulier du récitatif du *Yasna*, probablement durant l'époque vieil-avestique.

Le célèbre *Sūtra du cœur* qui est probablement le sūtra le plus récité quotidiennement dans les écoles bouddhiques actuelles, demeure, en l'occurrence, un cas des plus intéressants dans l'histoire de la canonisation d'un texte bouddhique. Qui en fut l'auteur ? Quel fut son milieu d'origine ? Comment parvint-il à une telle autorité et à une telle reconnaissance dans les écoles bouddhiques chinoises, puis coréennes et japonaises ? Autant de questions auxquelles Kyong-kon Kim tente d'apporter des réponses en présentant avec force détails le récit confessionnel de ses origines et le travail de traductions successives déployé par les moines et les laïcs bouddhistes chinois et centrasiatiques qui s'emparèrent de ce condensé de la doctrine mahāyānique de la prajñāpāramitā, révélé par le bodhisattva Avalokitésvara (觀世音菩薩, Guānshìyīn púsà), pour finalement être revêtu par un moine indien, vers le milieu du VIII^e s., de l'habillage traditionnel d'un sūtra et lui conférer ainsi toute l'autorité d'une parole du Buddha ou buddhavacana.

Une des particularités des sociétés mésopotamiennes anciennes est de donner à voir le traitement des écrits sur une échelle de temps longue, plusieurs millénaires, et de permettre ainsi de retracer le travail de transmission de traditions dites officielles (*iškāru*), additionnelles (*aḥû*), commentariales (*pî ummâni*) ou encore sribales (*mukallimtu*). Dans sa contribution, Anne-Caroline Rendu Loisel prend en exemple le scribe Esagil-kīn-apli qui s'attela à agencer des traditions antérieures selon de nouveaux critères de normativité afin de transmettre ce savoir ancestral plus durablement et d'en assurer une plus large diffusion dans les milieux savants concernés. Ce cas, parfaitement documenté du fait d'un colophon explicite, invite alors l'auteur à revenir sur la définition d'un tel processus de réécriture et de fixation pris dans son contexte historique et à considérer ce dernier comme une « stabilisation » de traditions antérieures dont l'autorité fut établie par des scribes – eux-

mêmes reconnus pour la prééminence de leur savoir hérité de leur lignée familiale –, pour pouvoir ainsi être perpétuées.

Le processus de passage de l'oralité à l'écriture d'un savoir traditionnel, dont celui relevant des pratiques rituelles et des croyances, dans des sociétés qui ont basculé d'une tradition orale à celle écrite, n'est pas toujours bien documenté historiquement. On saura donc gré à Léo Scaravella d'avoir pointé ce même processus dans l'histoire des royaumes gaéliques d'Irlande entre la période des raids vikings et celle des réformes de l'Église irlandaise. Son étude minutieuse d'un passage du *Do fhaillsigud Tána bó Cúailnge* qui relate la récupération du récit traditionnel de la *Razzia des vaches de Cúailnge* (*Táin bó Cúailnge*) permet d'apprécier les normes implicitement élaborées pour octroyer l'autorité nécessaire au travail d'écriture de la tradition orale. Car, quelle que soit la trame narrative – gaélique ou christianisée – de ce récit de récupération, seule fait autorité la parole énoncée d'un locuteur à un auditeur, la mise par écrit se devant d'être avant tout le calque graphié d'une transmission orale reconnue comme témoignage direct des événements et des croyances ancestrales.

L'approche historico-critique développée par Pierre-Brice Stahl au sujet du corpus de ce qui est communément nommé « l'*Edda* poétique » livre d'intéressantes réflexions sur les facteurs politiques et culturels qui ont participé à l'élaboration des critères de normativité ayant contribué à consigner par écrit le « savoir ancien » (*forn fræði*) de la société islandaise durant la période médiévale. Là encore, le passage de l'oralité à l'écriture, au cours des XIII^e et XIV^e s., influencé par la présence de plus en plus marquée du christianisme et de sa tradition scripturaire sur la Terre de glace, a abouti à des choix réfléchis quant à la mise par écrit de collections de poèmes mythologiques et héroïques que des *skáld*, notamment ceux rattachés au pouvoir royal, avaient encore perpétués deux siècles plus tôt. La richesse du corpus eddique aujourd'hui connu montre que ce travail relève de programmes spécifiques derrière lesquels se laissent entr'apercevoir des enjeux identitaires et mémoriels d'une société insulaire en pleine mutation.

Dans son étude philologique, Philippe Swennen explore les normes compositionnelles qui ont prévalu à l'établissement et à la transmission des *Collections* (*sámhitā*) ainsi que des descriptifs liturgiques issus des écoles ritualistes védiques. En l'absence de toute indication endogène explicite sur les choix opérés par ces dernières, l'analyse structurelle qu'il mène sur l'habillage verbal de l'offrande introductive réalisée la veille (*upavasathá*) des préparatifs du pressurage du soma (*sutyā*), relevant du rituel de l'*agniṣṭomá*, montre comment les brāhmanes ritualistes ont procédé à un montage de onze strophes (ṛc), pour l'essentiel, empruntées à six hymnes (*sūktá*) du *Ṛgvedá* – tout autant des livres (*māṇḍala*) anciens dits « familiaux » que de ceux plus récents – en jouant de parallélismes synonymiques. Derrière cet apparent habillage verbal du rite, l'auteur suppose l'aspiration à forger de nouveaux *sūktá* à partir d'un matériel préexistant, là où la fixation du corpus des hymnes du *Ṛgvedá*, faisant alors autorité dans les écoles ritualistes védiques depuis plusieurs siècles, ne permettait plus d'en composer librement.

Le manichéisme s'étant placé dans la continuité – revendiquée par son fondateur (ἁρχηγός) Mani (III^e s. ap. J.-C.) –, de religions existantes en son temps et, de ce fait, devenues concurrentes pour le groupe naissant, la collection de ses *Écritures* fut, à l'égal de celles du judaïsme et du christianisme, ordonnée et chiffrée tout en cherchant à s'en différencier par des critères de normativités originaux. Dans sa riche contribution, Michel Tardieu répertorie minutieusement huit listes normatives provenant de sources historiques et géographiques différentes – ainsi que d'une source textuelle extra-communautaire – pour déterminer les processus de sélection, d'organisation et de classification des textes manichéens. À la différence des « religions de l'erreur » que Mani décriait, ce dernier fonda sa communauté sur une collection d'instructions révélées, dont son *Grand Évangile* (Εὐαγγέλιον), qu'il consigna lui-même par écrit et dont il assura également les représentations figurées. Après sa mort, il semble que l'ensemble de ce canon manichéen fut alors désigné, par un choix délibéré relevant de la *pars pro toto*, sous la seule appellation de « Grand Εὐαγγέλιον ».

Nous tenons à remercier vivement nos collègues qui ont participé à ce volume et qui ont accepté de travailler sur cette problématique générale d'histoire comparée des religions relative aux critères de normativité ayant servi à définir des collections de textes dans des communautés religieuses dont certaines ne sont pas parvenues à se maintenir à travers les siècles et ont fini par disparaître en laissant leur place à d'autres systèmes religieux. Nous espérons que ces contributions apporteront ainsi quelques éléments de réflexion sur les motivations communautaires à l'origine de l'élaboration de tels critères et qu'elles permettront notamment de mieux saisir leur efficience ou leur caractère inopérant qui contribuèrent soit à maintenir une tradition religieuse vivante dans l'histoire de l'humanité, parfois sur plusieurs millénaires, soit, dans le cas contraire, à la fracturer et, à terme, à la faire disparaître au profit d'autres traditions religieuses.



Table des matières

AVANT-PROPOS	
Guillaume DUCŒUR	
Céline REDARD	1
Guillaume DUCŒUR	
Normativités bouddhiques et collection de subhāsita. Pour une terminologie de l'édit royal de Bhabra	11
Alexandre GOY	
Inscription du shugendō dans le cadre normatif du Japon médiéval	63
Michel HUMM	
Le roi Numa, figure fondatrice de normes religieuses dans l'État romain	87
Jean KELLENS	
L'Avesta ancien	113
Kyong-Kon KIM	
La canonisation du texte bouddhique <i>Boreboluomiduo xinjing</i> dit <i>Sūtra du cœur</i>	125
Anne-Caroline RENDU LOISEL	
« Moi, Esagil-kīn-apli, j'ai établi fermement la nouvelle édition... » : à propos de la stabilisation des textes religieux en Mésopotamie (fin II ^e -I ^{er} millénaire av. n. è.)	177
Léo SCARAVELLA	
Retranscrire et réécrire la tradition orale insulaire. Le cas particulier du <i>Do fhaillsigud Tána bó Cúailnge</i> dans les listes des histoires préliminaires à la grande Razzia	199

Pierre-Brice STAHL	
Poésie eddique et processus de normativité à l'âge du Fer tardif et au Moyen Âge	257
Philippe SWENNEN	
Norme verbale et action cérémonielle dans le culte védique	285
Michel TARDIEU	
Le canon manichéen d'après les listes normatives	317
TABLE DES MATIÈRES	351

Publications de l'Institut d'histoire des religions

- Vol. 1 : G. DUCŒUR et J.-M. HUSSER (éd.), *Religions et identités collectives*, Actes du centenaire de l'Institut d'histoire des religions (1919-2019), Strasbourg, 2022, 495 p.
- Vol. 2 : Fr. BLANCHETIÈRE, *Revisiter les origines du christianisme (30 à 135 ap. J.-C.)*, Strasbourg, 2022, 172 p.
- Vol. 3 : G. DUCŒUR (éd.), *Eugène Burnouf (1801-1852) et les études indo-iranologiques*, Actes de la Journée d'étude d'Urville (28 mai 2022) suivis des *Lalitavistara* (ch. 1-2) et *Kāraṇḍavyūha* traduits par E. Burnouf, Strasbourg, 2022, 292 p.
- Vol. 4 : G. DUCŒUR (éd.), *Aṣṭasāhasrikā Prajñāpāramitā. La perfection de sagesse en huit mille stances*, traduite du sanskrit par Eugène Burnouf (1801-1852), Strasbourg, 2022, 443 p.
- Vol. 5 : G. DUCŒUR et M. TARDIEU (éd.), *Barlaam et Josaphat dans l'histoire des religions*, Actes du colloque international (23-24 mai 2023), Strasbourg, 2024, 350 p.
- Vol. 6 : P.-B. STAHL, *Étude sur le Vajṣrūḍismāl, édition critique, traduction et commentaires avec notes philologiques, précédés d'une analyse sur la tradition manuscrite*, Strasbourg, 2025, 284 p.

« La collection *Publications de l'Institut d'histoire des religions* s'inscrit dans les travaux de l'Institut Thématique Interdisciplinaire HiSAAR du programme ITI 2021-2028 de l'Université de Strasbourg, du CNRS et de l'Inserm qui bénéficie du soutien financier de l'IdEx Unistra (ANR-10-IDEX-0002), ainsi que du financement du programme SFRI (projet STRAT'US, ANR-20-SFRI-0012) dans le cadre du Programme d'Investissements d'Avenir du gouvernement français. »

ISBN 978-2-494259-27-0

Traitement des images et illustrations
Mong-Xeng LY

Tous droits réservés
Toute reproduction, même partielle de cet ouvrage,
est interdite sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

Département Imprimerie
Direction des Moyens Généraux
Université de Strasbourg

Dépôt légal – 1^{er} semestre 2025

Ce volume rassemble une série de contributions qui ont animé les travaux de l'Institut d'histoire des religions (IHR) de la Faculté des Sciences historiques ainsi que ceux de l'Institut Thématique Interdisciplinaire d'histoire, de sociologie, d'archéologie et d'anthropologie des religions (ITI HiSAAR) de l'Université de Strasbourg au cours de l'année universitaire 2024. Dans le cadre des recherches sur les interactions entre traditions orale et écrite dans l'histoire complexe des religions, une attention particulière a été portée sur l'histoire de la mise par écrit de la transmission orale des savoirs religieux afin de mieux cerner les processus de normativité qui furent développés à cet effet par les adeptes d'un groupe religieux donné pour en fixer les limites, les ordonner, en déterminer le statut et en assurer la légitimité et l'autorité intracommunautaires, mais aussi pour définir l'identité même dudit groupe dans son milieu sociétal d'émergence ou d'acculturation.

Ont contribué à ce volume Guillaume DUCŒUR, Alexandre GOY, Michel HUMM, Jean KELLENS, Kyong-kon KIM, Céline REDARD, Anne-Caroline RENDU LOISEL, Léo SCARAVELLA, Pierre-Brice STAHL, Philippe SWENNEN et Michel TARDIEU.

Histoire, sociologie, archéologie
et anthropologie des religions | HiSAAR

Les Instituts thématiques interdisciplinaires
de l'Université de Strasbourg & Inserm
dans le cadre de l'Initiative d'excellence